

TEMPERATURE

Du 30 mai 1901.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Washington, D.C., and other locations.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 30 mai. Indications pour la Louisiane: Temps ondes vendredi et peut-être samedi; vents variables.

L'ABEILLE A BUFFALO.

LECTEURS DE L'ABEILLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINNE DE BUFFALO. TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDOITS AU BUFFALO "CIRCULATION DU REAL" 309 MAIN STREET.

Une communication des Citoyens d'Alger au Maire.

Les citoyens les plus en vue d'Alger viennent de se réunir et ont convenu d'organiser une manifestation à l'occasion de l'arrivée prochaine du chantier de marine des Etats-Unis.

Ils ont adopté une résolution qu'ils ont fait parvenir officiellement hier au maire, résolution demandant à celui-ci de rebasculer l'éclat de leur fête par sa présence.

"Attendu, dit la résolution, que le chantier de marine sera bientôt en place, et pour témoigner, comme il convient, notre haute appréciation de la faveur que le gouvernement national nous a faite, nous croyons devoir organiser une "Réception" en l'honneur de ceux à l'initiative desquels nous devons de posséder dans le port de la Nouvelle-Orléans le chantier en question; il est

Résolu, que le comité exécutif des citoyens d'Alger désigné à cet effet, se rende à l'Hôtel de Ville et prie le maire de donner son appui au Comité pour l'organisation d'une manifestation populaire à laquelle s'associeront, à sa requête, les associations commerciales et d'ouvriers.

L'établissement de ce chantier à la Nouvelle-Orléans sera fécond en heureux résultats, en regard à l'extension qu'il doit donner à notre commerce d'importation et d'exportation.

Les Boers s'organisent.

Queenstown, Cap Colony, mercredi, 29 mai.—Les Boers se massent sous le commandant Kritzner vers le nord de Bailey. Cette nouvelle a créé beaucoup d'appréhension dans la localité et les gardes de la ville restent dans les retranchements toute la nuit. Le trafic des passagers au nord est interrompu et il faut emporter le fret sous une escorte armée. Les banques ferment à midi.

La Réorganisation

L'ARMEE ANGLAISE

M. Brodrick, le nouveau ministre de la guerre que s'est infligé la nation britannique, a défendu jusqu'au bout son projet de réorganisation de l'armée britannique.

La Chambre des communes a fini par adopter ce projet, à la majorité ordinaire dont dispose le gouvernement.

Il faut avouer que c'est une majorité docile. Au vu et au su de tous, le plan Brodrick excitait une vive opposition dans les rangs du parti conservateur. On le trouvait encore fort loin de la maturité. On aurait bien voulu le discuter plus longuement. Une députation d'unionnistes et de conservateurs s'était donc rendue auprès de M. Balfour et avait vivement insisté pour que les débats fussent prolongés.

M. Balfour a répondu non. Mille regrets, mais non. La députation s'est aussitôt fondue en députés, et ces députés ont voté comme un seul homme pour le projet qu'hier encore ils jugeaient trop vert, trop peu mûri.

Augmenter l'armée, idée excellente, disaient en outre nos conservateurs. Mais il y faut des hommes. En trouveres-vous, sans conscription, quand la paix sera conclue?—Non. Alors vous nous proposez le service obligatoire, et nous n'en voulons pas. Du moins, pas encore.

Créer des corps d'armée, entreprise fort louable, ajoutaient-ils. Autant dire que vous faites des cases exactes et équivalentes pour contenir vos troupes, les encadrer sous le même commandement, permanent et solide? Mais ces cases, il faudra les remplir. Ne viendrez-vous pas demain nous dire: "J'ai beau faire, je ne puis pas remplir mes corps d'armée. Donnez-moi le service militaire obligatoire." Or nous voulons bien réformer l'armée. Mais le pays n'est pas prêt à la conscription. Donc il faut trouver autre chose.

Et l'on pensait encore et l'on disait même très haut, témoin un article du "Times", ces jours derniers. "Qu'est-ce que ce projet de réorganisation militaire qui n'a pu être mis debout qu'en rejetant sur la marine une partie des obligations de l'armée?" Le 3 mars dernier, en effet, M. Brodrick, exposant son plan, annonçait que la marine devrait se charger de fournir des garnisons aux stations de charbon: Colombo, Singapour, Aden par exemple. Dix jours plus tard, le ministre de la marine déclarait officiellement, en demandant les crédits de son département, qu'il n'avait point été consulté, que cette portion du plan Brodrick était encore à étudier, qu'il n'avait point l'assentiment du cabinet, qu'enfin, ce n'était guère là qu'un vœu personnel de M. Brodrick. "Singuliers procédés", disait lord Spencer. "Faudrait-il maintenant voter sur des vœux personnels de ministres!" s'écriaient les malheureux députés conservateurs. Et ils étaient très las, très las, d'être députés conservateurs.

Pourtant ils ont voté. Que s'était-il donc passé dans l'inter-valle?

Ce que tout le monde prévoyait. Le ministère a posé la question de confiance. Il a fait, de la réforme de l'armée, une affaire de vie ou de mort pour le cabinet, un cabinet qui en temps

normal a 150 voix de majorité assurées. On en était venu là. "En résumé, s'est écrié M. Balfour, rejeter le projet du gouvernement ne serait pas émettre un vote contre un ministre ou un commandant en chef, mais ce serait condamner la Chambre à l'impotence, parce que les forces qui se sont liguées contre ce projet n'ont aucune cohésion. Rejeter ce système de réforme serait un crime contre l'avenir." Ce qui revenait à dire: Nous vous présentons un projet, qui est médiocre. Mais nous sommes engagés d'honneur à le faire aboutir. Vous le voterez ou bien nous nous retirerons. Et vous savez bien qu'il n'y a pas d'autre gouvernement possible en Angleterre!

En outre M. Brodrick avait parié. Son discours, éloquent et habile, avait entamé les résistances avant même que l'altitude de M. Balfour les mit en déroute.

C'est un enthousiaste, presque un apôtre que M. Brodrick. Il porte d'ailleurs le prénom de Saint-Jean (son titre complet est M. Saint John Freemanle Brodrick). Il a fait de la réforme de l'armée sa chose, son espoir et sa vie. Donc il a défendu l'ins-titution des corps d'armée avec beaucoup de courage et de brio. Ce qui importe maintenant, a-t-il dit, c'est de nous créer des cadres, de décentraliser l'administration, de faire des unités vivantes pour le jour de la guerre. Il a glissé sur les points faibles de son œuvre; il ne s'est point inquiété de savoir où il prendrait des recrues. Enfin il a terminé par une série de promesses, singulières autant que consolantes, vagues autant qu'attachantes pour tous ceux qu'inquiétaient ses projets.

Il est vrai, s'est-il en somme écrié, que les projets du gouvernement ne sont pas mûris. Mais nous verrons plus tard. Nous pouvons les changer, les adapter. "Votez, a-t-il dit, non pas simplement pour la lettre du projet, mais pour l'esprit qui l'anime."

C'est après cette adjuration, qui permet tous les espoirs aux adversaires de ses plans que le gouvernement a demandé et obtenu le concours d'une fidèle majorité.

Est-ce bien un triomphe? On en peut douter. La situation est, en résumé celle-ci. Nous l'empruntons à l'un des députés ministériels.

Parce que l'armée anglaise a manqué de mobilité là-haut au sud de l'Afrique, on y ajoute un grand nombre d'hommes et on les parque à home. Parce que l'armée anglaise a terriblement souffert là-bas par l'insuffisance de sa cavalerie et de son artillerie, la Chambre des communes vote des états-majors, et la défense de Londres. En somme, le plan Brodrick qui vient d'être adopté ne défendra l'Angleterre qui contre elle-même. Elle souffre de la hantise d'une invasion à laquelle personne au monde ne pense, sauf les Anglais. M. Balfour a dit en propres termes: "De toutes les expéditions militaires, la plus dangereuse et la plus fatale pour nous serait une descente dans cette île. Si nous pouvons, par ce projet, dissiper l'opinion que ce serait chose aisée, ce sera une grande sauvegarde pour la paix."

Le projet Brodrick calmera peut-être ces craintes chimériques. Mais ceux qui étudient le développement de l'Angleterre depuis trente ans ne peuvent s'empêcher de faire la réflexion suivante: depuis trente ans, la surface en blé y a diminué de moitié; le tonnage a doublé; le

commerce par mer a augmenté de 70 0/0. L'Angleterre vit donc uniquement de son commerce. Puisqu'il en est ainsi, les conditions qui seules permettent l'invasion, savoir l'empire des mers, ne fût-ce que pendant quelques jours, auraient, avant même que l'invasion fût devenue possible, rendue l'invasion inutile. Les quarante millions d'hommes qui vivent en Angleterre ne seraient plus, comme l'a dit sir J. Colomb aux Communes, "quarante millions de rats enfermés dans leurs trous". Ils mourraient de faim. A quoi bon risquer un débarquement?

Voilà pourquoi, malgré M. Brodrick et M. Balfour, le fils de lord Randolph Churchill avait raison, l'autre jour, d'invoquer la mémoire de son père. Celui-ci donna sa démission de ministre des finances parce qu'on voulait, il y a quinze ans, lui imposer des dépenses inutiles pour augmenter l'armée. Sir Michaël Michaël Hicks Beach doit être parfois tenté d'imiter lord Randolph Churchill.

LES MOTS QUI RESTENT.

"Voilà le commencement de la fin."

Le mot a été attribué à Talleyrand, prédisant l'effondrement de l'Empire (Alban perdu, 1829, p. 128).

D'après Sainte Beuve, il l'aurait prononcé à la nouvelle des désastres de la campagne de Russie, en 1812. (Voyez son étude sur M. de Talleyrand, chapitre III).

Selon d'autres, ce n'était pas Talleyrand qui avait mis le mot en circulation, mais il en accepta volontiers la paternité lorsque, aux Cent Jours, M. de Vitrolles lui en fit honneur. M. Ed. Fournier (l'Esprit dans l'histoire) dit avoir en connaissance de ce détail par son ami Audibert, "qui le tenait de M. de Vitrolles lui-même".

On retrouve déjà cette espèce de jeu de mot dans "Le Songe d'une nuit d'été", de Shakespeare. Au Ve acte, scène Ière, Prologue, personnage chargé d'expliquer la pièce qu'on va jouer pour les noces de Thésée, dit aux assistants:

"Si nous vous déplaisons, c'est avec notre bonne volonté, Veuillez croire que nous ne venons vous déplaire qu'avec notre bonne volonté. Montrer notre savoir faire, voilà le vrai commencement de notre fin."

That is the true beginning of our end.

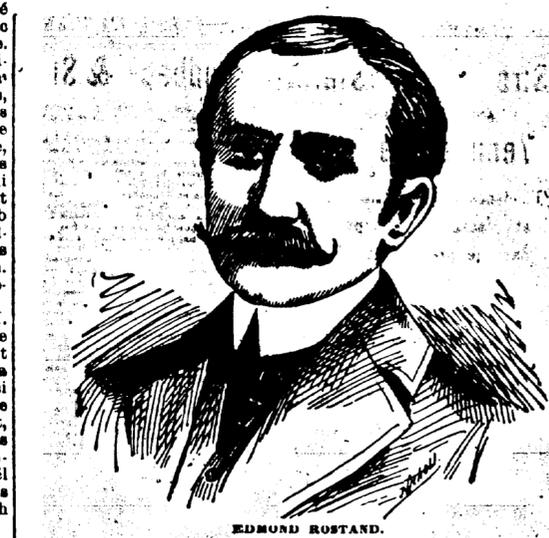
Silence au pauvre!

Après les sanglantes journées des 23 et 24 février 1848, Lamennais, le prêtre apostat, figure dont le souvenir n'est rien moins que sympathique, avait fondé sous ce titre: "Le Peuple constituant", un journal quotidien dans lequel il soutenait les intérêts de la démocratie.

Cette feuille vécut 134 jours, du 27 février au 11 juillet. Le dernier numéro, encadré de noir comme pour porter son propre deuil, débutait par une note annonçant que le cautionnement, qui venait d'être imposé aux journaux, l'obligeait à suspendre sa publication.

Suivait un article resté fameux, signé de Lamennais, qui finissait ainsi: "On voulait à tout prix nous réduire au silence. On y a réussi par le cautionnement. Il faut aujourd'hui de l'or, beaucoup d'or, pour jouir du droit de parler: nous ne sommes assez riches. Silence au pauvre!"

L'eau d'Abita est la meilleure! Pourquoi? Abita veut dire santé



EDMOND ROSTAND. Le célèbre auteur de "Cyrano de Bergerac" et de "L'Aiglon", élu hier membre de l'Académie Française.

ELECTION

MM. de Vogué et Edmond Rostand à l'Académie Française.

Paris, France, 30 mai.—Le marquis de Vogué et M. Edmond Rostand ont été élus membres de l'Académie Française en remplacement de duc de Broglie et du vicomte de Buisson.

L'élection du premier était assurée, mais il y avait une opposition considérable à M. Rostand. On a su récemment que Mme Sarah Bernhardt avait fait une campagne active en faveur de M. Rostand.

Le marquis de Vogué est né en 1829. Il est une autorité en art oriental et en architecture. Il a beaucoup voyagé en Orient et il fut un temps ambassadeur de France à Constantinople puis à Vienne.

M. Rostand, le dramaturge français, est le fils de Joseph Eugène Hubert Rostand, qui était connu comme le "Poète de Marseille", son lieu de naissance.

Edmond Rostand, qui n'a guère plus de trente ans, est universellement célèbre comme l'auteur de "Cyrano de Bergerac", une pièce qui a ramené le drame lyrique en faveur, et de "L'Aiglon".

On annonce que M. Rostand travaille à une nouvelle pièce sur la vie théâtrale moderne.

Le père et l'oncle du nouvel académicien.

Nous croyons intéressant de publier ici quelques lignes biographiques sur le père et l'oncle de celui auquel l'Académie vient d'ouvrir ses portes.

Joseph Eugène Hubert Rostand, père d'Edmond, poète et littérateur français, né à Marseille le 23 juin 1843, se fit recevoir licencié des lettres et licencié en droit. Adjoint au maire de Marseille après l'acte du 16 mai 1877, il fut candidat monarchiste à l'élection du 27 janvier 1878 dans l'arrondissement de Castellane, Basses Alpes, et obtint 1833 voix contre 2529 données à M. Arthur Picard.

Il se représenta dans le même arrondissement aux élections

MOT POUR RIRE.

Bureau raconte qu'il a assisté à un repas somptueux chez un de ses amis devenu depuis peu le mari d'une jeune personne rappelant à première vue la Maryse du "Jull errant", mais fort riche.

Et il ajoute: "Le gaillard n'est pas à plaindre... Sa femme est bonne, mais il a de la vaisselle plate!"

Déconverte macabre.

St. Louis, Missouri, 30 mai.—La tête d'un homme enveloppée dans un vieux paletot a été trouvée aujourd'hui près du parc Edgemoor, à East St. Louis. Quelques enveloppes vides trouvées dans une poche portent l'adresse suivante: F. R. Williams, New York.

Le coroner a fait une enquête et le jury a rendu un verdict de suicide. Des recherches faites près de l'endroit où se trouvait la tête ont fait découvrir un vieux rasoir rouillé.

A environ cent yards de cet endroit un corps sans tête avait été trouvé au mois d'avril dernier et n'avait jamais été identifié.

—C'est égal, ce verdict de suicide nous laisse rêveur. Nous aurons pas compris comment un individu, après s'être coupé la tête, a pu la transporter à cent yards de distance. (N. D. T.)

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$36.00. 6 mois \$18.00. 3 mois \$9.00.

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris: \$15.00. Un an \$45.00. 6 mois \$22.50. 3 mois \$11.25.

EDITION HEBDOMADAIRE

Parusant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an \$12.00. 6 mois \$6.00. 3 mois \$3.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre Edition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs commandes par MANDATS-POSTAUX ou par LES SUE EXPRESS.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

Par Ernest Daudet.

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

Première Partie.

VIII

Dans les ténèbres d'une nuit d'automne, fraîche et pluvieuse, le train sifflait à toute vapeur.

Parti d'Anancy dans l'après-midi de la veille, il avait depuis longtemps dépassé Dijon, lorsque Ninette, qui s'était endormie dans le compartiment, s'éveilla.

On venait d'entrer dans une gare et c'est l'arrêt du train qui l'avait tirée de son assoupissement.

Allongée sur la dure banquette d'un wagon de troisième classe, elle ouvrit les yeux. A la lueur jaunâtre de la lanterne, elle aperçut son père en face d'elle, tête nue, immobile et rempli sur lui-même, ses vêtements tout froissés.

Il dormait, lui aussi. Le bruit strident des roues sous les voitures de la gare n'avait pas éveillé et celui de sa poitrine ronflante attestait la profondeur de son sommeil.

Ninette constata qu'ils étaient seuls. Ils l'étaient depuis Anancy. La bienveillance du personnel du chemin de fer leur ayant assuré un départ un compartiment réservé, le long de la route personne n'était monté. Ils avaient dû à cette circonstance de pouvoir s'étendre à l'approche de la nuit et se reposer en utilisant les couvertures et les oreillers dont elle avait pourvus la sollicitude d'Estelle.

—On s'assomme-t-on? se demanda Ninette.

Une voix lui répondit du dehors, celle du conducteur qui courait le long du train, en criant: —Joigny, Joigny, cinq minutes d'arrêt.

Les reins brisés et toute frissonnante, elle quitta sa place, s'approcha de la portière qu'elle ouvrit sans bruit et se penchant

en dehors, elle respira l'air froid de la nuit.

—Est tu folle, Ninette? Veux-tu fermer bien vite. Ce n'est pas le cas de l'enfermer, à la veille de ton audition.

Elle obéit et se retourna. Villeroi venait de s'éveiller.

—As-tu entendu le nom de la station?

—Joigny, répondit Ninette en se rasseyant.

—Nous approchons de Paris. Plus que trois heures.

—Trois heures encore! comme c'est long!

—Tâche de dormir, reprit son père qui, de nouveau, fermait les yeux.

Elle l'imita, regrettant le bon sommeil qui venait d'être troublé si mal à propos, souhaitant surtout de ne plus penser.

Mais elle dut l'entendre et l'insomnie ramena devant ses yeux la vision attristante dont, depuis le départ, sa mémoire n'avait pu se délier que pendant qu'elle dormait: sa mère et sa petite sœur en larmes au moment où elle s'arrachait de leurs bras, comme si la séparation eût dû être de longue durée; les paysages familiers et les rues de sa ville natale s'enveloppant de méralle pour lui dire adieu, les paroles affectueuses prononcées par les bouches amies, qui témoignaient des regrets qu'excitait son départ, et enfin, dans la fuite du train, la figure décolorée de Julien Rédier, chargée de repro-

cher, semblait lui dire: Ninette, Ninette, pourquoi aller chercher si loin le bonheur, quand il t'est ici!

De nouveau, tout cela revêcut, mêlé aux plus douces impressions de son passé, laissées là-bas avec tant de chers souvenirs accrochés aux murs de la maison et aux arbres du jardin.

Pour un rien, elle eût pleuré, et si ses pleurs ne coulaient pas, c'est que sur tant de causes de tristesse, se dressait tout à coup la silhouette de Camille Flamarion venue à la gare, elle aussi, pour lui souhaiter un heureux voyage.

Elle revit cette délicieuse fille, allant et venant autour du wagon, la recommandant au conducteur du train, la comblant d'attentions et lui criant à la dernière minute: —A bientôt, ma petite amie. Nous serons à Paris dans quinze jours. Ne manquez pas de venir nous voir.

En se rappelant ces paroles, elle fut soulagée. L'espoir de retrouver bientôt Camille rendait à son esprit un peu de sérénité. Pendant les trois mois qui venaient de s'écouler, elles s'étaient vues souvent en se promettant de se fréquenter une fois à Paris, et de faire de la musique ensemble.

La perspective de ces relations dissipait la tristesse de Ninette. Dans l'obscureté de cet avenir vers lequel elle marchait inquiète et craintive, la riante physionomie de Camille rayonnait.

Elle était comme un phare. Le sommeil qu'appelaient la voyageuse la surprit parmi ces rêveries et jusqu'à Paris elle ne s'éveilla plus. Lorsqu'elle descendit du train, elle était encore à moitié endormie. Elle ne recouvra toute sa lucidité qu'en se voyant assise sur un banc dans la salle des bagages où son père l'avait laissée le temps de se procurer une voiture et d'y faire charger les malles.

Autour d'elle, sous la flamme blanche des lampes qui éclairaient la gare à cette heure matinale, voyageurs et employés circulaient, gesticulaient, s'interpellaient, remplissant l'air de tumultueuses rumeurs.

Assourdie et désorientée par ce vacarme, un peu troublée de se sentir seule sous les regards dont parfois les gens l'enveloppaient au passage, frappée sans doute par sa jolie figure et par l'éclat de ses yeux, elle attendait anxieuse que son père revint, serrée dans sa mante, le buste droit, déconcertée par cette première vision de Paris, si différente de l'idée qu'elle s'en était faite jusque-là.

—On vous conduit-on? demanda-t-il gouailleux.

—Tu as l'adresse, Ninette? fit Villeroi.

Elle le savait par cœur depuis le jour où Julien Rédier lui avait donnée en lui apprenant que c'était celle d'une petite maison meublée que tenait à Paris une sœur de son père, et où les natifs de Savoie étaient toujours bien reçus et bien traités.

—Rue Bayen, 56, aux Ternea, répondit-elle.

—Aux Ternea! A l'autre bout de Paris! s'écria le cocher, et vous croyez que je vais marcher pour cinquante sous!

—Je payerai le prix du tarif, promit Villeroi.

—Il n'y a pas de tarif qui tienne. Vous payerez quatre francs ou je ne marche pas. Et

Mais ses premières lueurs obscurcies par un brouillard humide étaient encore si faibles qu'on y voyait à peine.

Pendant quelques minutes, le père et la fille errèrent sur le pavé gras et glissant, à la recherche du fiacre qu'avait retenu Villeroi et qu'il ne retrouvait pas. Ils le découvrirent enfin, à l'extrémité d'une longue file de voitures, chargés de deux malles sur lesquelles tombait une pluie fine.

Attelé d'un cheval efflanqué, ce fiacre lourd et immense était bridé et le cocher, tenue débraillée, voix avinée, était digne de l'équipage.

—On vous conduit-on? demanda-t-il gouailleux.

—Tu as l'adresse, Ninette? fit Villeroi.

Elle le savait par cœur depuis le jour où Julien Rédier lui avait donnée en lui apprenant que c'était celle d'une petite maison meublée que tenait à Paris une sœur de son père, et où les natifs de Savoie étaient toujours bien reçus et bien traités.

—Rue Bayen, 56, aux Ternea, répondit-elle.

—Aux Ternea! A l'autre bout de Paris! s'écria le cocher, et vous croyez que je vais marcher pour cinquante sous!

—Je payerai le prix du tarif, promit Villeroi.

—Il n'y a pas de tarif qui tienne. Vous payerez quatre francs ou je ne marche pas. Et

puis, vous savez, faut pas regimber.

La face patibulaire du cocher, véritable rôdeur de nuit, accentuait le caractère sinistre de sa menace. Ninette, effrayée, se serra contre son père en murmurant: —Promettez lui ses quatre francs, papa.

—Payer ce que je ne dois pas! protesta Villeroi.

Installé déjà dans la voiture, il fut dehors d'un bond, et dressant devant le drôle qui avait cru l'intimider sa haute taille et ses larges épaules, il reprit: —Je ne suis pas un Parisien, l'ami; mais je suis d'un pays où nous n'avons pas l'habitude de nous en laisser compter. J'ai pris mes renseignements. Au bout de la course je vous devrai cinquante sous et vous n'aurez pas un liard de plus. Et maintenant, montez sur votre siège, ou c'est moi qui vais vous y coller.

Stupéfait et maté, le cocher leva les yeux. Son client le dépassait de toute la tête et ouvrait des mains larges comme des battoirs.

—C'est bon, c'est bon! grommela-t-il, comprenant qu'il ne ferait pas bon de se frotter à ce géant. On ne peut donc pas plaisanter!

Ce n'était rien cet incident. Mais, si peu que ce fut, il accrut la tristesse de Ninette en lui donnant l'impression, à son arri-